Historique du 1er Groupe du 136ème Régiment d'Artillerie Lourde
Source : GALLICA – Transcription intégrale – Françoise Pascual – 2014

CAMPAGNE 1914-1918

HISTORIQUE

Du

1er GROUPE DU

136e REGIMENT

D'ARTILLERIE LOURDE

LIBRAIRIE CHAPELOT
PARIS

HISTORIQUE

1er GROUPE DU 136 REGIMENT
D'ARTILLERIE LOURDE
(Février 1916 – Mars 1919)

En Février 1916, la pittoresque La Rochelle se mettait en fête pour saluer le défilé d'un nouveau groupe de 105. Il avait belle allure le 3e du 118°, composé qu'il était en majeure partie des Pyrénéens sobres, endurants, braves, dont les yeux brillaient ce jour-là de fierté, d'émotion et de cette énergie qui ne devait jamais leur manquer dans l'avenir.

La vie du jeune groupe devait s'accomplir avec une singulière harmonie. Un destin complaisant lui était ménagé. Mêlé aux plus rudes affaires, une protection qui ne se démentit pas réduisit au minimum la contribution du sang.

C'est en Belgique, aux environs de Nieuport, qu'il entra dans la guerre. Ce front, assez hospitalier à l'époque fut très propice à l'entraînement du personnel, à la mise au point du matériel. Les observatoires réputés de Nieuport et Ramscapelle servirent à contrôler par la pratique les règles de tir, encore un peu mystérieuses à l'époque, des ayants canons,

Pendant ces expériences, à l'autre extrémité de la bataille, grondait Verdun, où, sur les poitrines des Poilus de France, venait se briser la Germanie bardée de tout l'acier de ses usines monstrueuses. Aux angoisses douloureuses succédait, enfin, la confiance : « Ils ne passeront pas ! » avait dit Pétain ; bientôt même ce fut une espérance hardie qui ranima les cœurs ; dans les gourbis on se mit à chuchoter le nom d'une grande offensive qui se préparait, C'était la Somme, Frémissant d'impatience belliqueuse, d'incertitudes poignantes, de fol espoir en la victoire prochaine, le groupe y courut. Il devait y trouver, dans le commandant SIEGLER, le chef à la bravoure légendaire, qui convenait à la guerre savante de position.

La Somme ! Quels tableaux ce mot évoque : la lutte géante des artilleries, qui des pièces aux attelages, dans les bois et les villages, sur les suites et les pistes, se cherchent, se dévorent, s'écrasent dans un morne décor de pluie et de cette boue cruelle, mangeuse d'hommes et de courages, mère de la désespérance.

Les batteries débarquent dans Aubigny et viennent s'installer au Royal-Dragon, dans Suzanne et le bois des 120.

Le 1er juillet, jour mémorable, à 7 heures et demie éclate l'offensive franco-anglaise. Un soupir de délivrance arrache l'armée de sa prison de glaise. Sous l'égide des Foch, des Fayolle, des Micheler, elle s'élance. Les lignes ennemies chancellent. Comme ils se démènent, les vaillants 105 ! Comme des titans, noirs de poudre, soufrés de mélinite, les yeux en fièvre, les servants, mus par de surhumaines puissances, chargent, pointent, tirent sans arrêt. L'enthousiasme décuple leurs forces, tandis que les conducteurs épuisent les dépôts de munitions. Jusqu'aux chevaux qui marchent sans boire ni presque manger, pour que l'ouragan de mort ne faiblisse pas, mais déjà s'allonge sur Rancourt et Bouchavesnes.

Malheureusement, en dépit de bombardements immenses par l'intensité et la durée, les Anglais n'ont pas eu l'envolée perçante des Français, qui doivent marquer le pas. La lutte devient âpre. Cependant Curlu, Frise, les bois de Méréaucourt, de Feuillère et du Chapitre tombent au pouvoir du corps colonial et du 20e corps. Le 17 juillet, les 1er, 7e et 33e corps attaquent en liaison

avec les Britanniques : Maurepas est prise. La progression, continue jusqu'à la ferme du bois Labbé de Bouchavesnes, dont les lisières sont abordées le 20 août. L'ennemi contre-attaque, mais perd Combles. Le mauvais temps sert l'Allemand, qui s'est ressaisi, et c'est au prix de sacrifices inouïs que Sailly-Saillisel est enlevé le 16 octobre.

Après cinq mois d'efforts ininterrompus, le groupe commençait à donner des signes de grande fatigue. Il fut relevé, envoyé à Dury puis à Lamote-Brebière pour un long repos, dans la banlieue d'Amiens.

A Lamote, hameau minuscule, pour échapper à l'ennemi le groupe se replia sur soi-même pour une sorte de vie familiale qui devait fortifier la bonne amitié des uns pour les autres. On apprit à se connaître et à vivre appuyé sur l'amitié commune. On bâtit des écuries pour les pauvres chevaux, squelettes échappés de l'enfer ; on tua de beaux lièvres roux, s'égaya en journées sportives ; fêta la Noël par un joyeux réveillon qui suivit la messe nocturne chantée par les camarades dans l'humble chapelle. Là encore, on apprit que les Allemands avaient été surpris et rudement ébranlés par l'offensive de la Somme ; que l'enchanteresse Victoire avait, un instant, percé les nuées ou elle se cachait et qu'on avait failli la ravir ; enfin, que l'ennemi allait chercher dans un recul le rétablissement des forces.

Le groupe partit s'installer à Guerbigny, en février 1917, pour surprendre ce repli du clocher de Lignères. Ce fut une fuite des Barbares, ce recul vers les terriers bétonnés de la ligne Hindenburg. Derrière eux, les villages étaient brisés, la flore dévastée impitoyablement. Quelle rage emplissait le cœur à ce honteux spectacle ! Sous le casque se réveilla le paysan pour pleurer devant l'arbre sacré frappé de mort. Mais voilà que des caves tout un peuple surgissait, qui venait mêler ses larmes de joie à celles des libérateurs, bleu de ciel vêtu, dont la livrée nouvelle est un ébahissement pour les pauvres délivrés. La poursuite cessa devant Saint-Quentin. Le commandant SIEGLER quitta les siens de la « Sablière ». Il devait être remplacé en mai, à Coucy, par le commandant TANDONNET, l'infatigable cavalier, dont la prudence allait bien répondre à la guerre de positions successives.

Il semble que le groupe n'ait voulu manquer aucune offensive. Après un repos furtif à Saint-Aubin, il s'en fut prendre position près de Loo, en Belgique, où la 1ere Armée du Général Antoine, attaquait ente les Belges et les britanniques. Le 31 juillet 1917, le 1er corps dépassant ses objectifs, prenait Bischoote et le cabaret Kortekert. Une fois de plus, le mauvais temps vint entraver nos assauts. Le 16 août, Drie-Gratchen atteint, le groupe fut mis dans un demi-repos au milieu des prairies détrempées de Ghy-Venrin Ghove, d'où la nuit, des pièces balladeuses partaient faire des tirs de harcèlement. L'offensive se rallumant, les batteries quittèrent Hondsehoote et vinrent déverser une invraisemblable quantité de projectiles sur les bétonnages boches. Les 23 et 26 octobre, les Français attinrent leurs objectifs dès l'aube. Les anglais, accrochés par des forces puissantes, réussirent moins bien. Les Belges se démenèrent devant Dixmude. Mais ce n'était pas encore cette fois que devait tomber la forêt Houtulst, ni craquer l'armature ennemie.

Le groupe vint finir le mois de novembre à killem, près de Honschoote. Par une nuit glaciale, il remonta sur la côte belge, entre Oosdunkerque et Nieuport, presque aux endroits qui l'avaient vu débuter. La succession des dunes était lourde à prendre, après que les Anglais avaient appelé les colères de l'artillerie allemande à longue portée. On s »enfonça dans le sable et tout marcha mieux qu'il n'était à craindre. Libérés de la menace russe, les Allemands annonçaient leur grande offensive. Pour y parer, la ligne des Coxydes fut aménagée ; mais ce n'est pas là que devait se produire l’événement. Coup sur coup, on apprit avec quelque scepticisme le bombardement de Paris par les « Berthas » et la rupture du front anglais devant Saint-Quentin.

Symbole du changement d'aspect de la guerre, le groupe changea de nom et devint le 1er du 136eR.A.L. Embarque le 28 mars à Gravelines, le 29 il débarquait à Bove : le 30, à 15h. 30, de Rouvrel, il commençait un feu d'enfer sur les routes de l'invasion où déferlaient innombrables les hordes barbares devant lesquelles fuyaient les populations et une armée anglaise.

Quelle fierté faisait bondir les cœurs, quand passant près des pauvres convois de l'exode, s'entendait : « ne fuyons plus ; voilà les Français ! » combien on sentait aussi que ce titre de français obligeait à être brave.

Entre la multitude ennemie et le mince cordon des nôtres, amenés en hâte, la lutte s'engagea, sanglante. Du 31 juillet au 3 août, notre artillerie fut d'une activité désespérée, enflant sans répit le torrent de mort qu'elle déversait à l'est de l'Avre. Dans la nuit du 3 au 4, cette activité grandit encore ; le bruit courut que l'Allemand ployait sous l'ouragan de fer ; mais à l'aube, sous une pluie impitoyable qui ne devait cesser de deux jours, les batteries adverses, enfin arrivées, ouvrirent un feu terrible sur nos lignes. La position du groupe fut copieusement arrosée. Un coup de téléphone du colonel vint aggraver l'inquiétude naissante : il fallait, en hâte, épuiser les munitions, puis s'apprêter, ô rage !, à reculer. Jusqu'à 11 heures on resta dans l'incertitude : plus de liaisons, des nouvelles sombres et contradictoires. Enfin, on eût cet ordre navrant : « Si vous n'avez plus de munitions, partez ! » Partez ! Quelle amertume il avait ce mot devant les routes d'Amiens et de Paris, qui menaçaient de s'ouvrir. Un nouvel ordre du colonel arriva : « Battre en retraite sur Oresmaux, Conty, après épuisement des munitions ». A midi, les coffres étaient vides, il fallut se résigner : par petits groupes, avec tristesse, les batteries s'ébranlèrent. A ce moment on apprit l'existence d'un dépôt de munitions à l'ouest de la voie ferrée Amiens Mondidier. De sa propre initiative, le commandant TANDONNET décidé d'y arrêter ma 1ere batterie. A 13h.30, le feu recommençait sur Moreuil et Morisel.

Les cuirassiers à pied firent des prodiges. Devant l'héroïsme de l'infanterie, l'attaque allemande enrayée, les batteries furent regroupées dans les bois de Cottenchy. Elles aidèrent, par leurs tirs sur la ferme Auchin, la route de Villers-aux-Erables, à la stabilisation définitive du front de combat.

Le général NOLLET cita le groupe en ces termes :

« Sous l'habile direction de son commandant, le chef d'escadron TANDONNET, a manœuvré « comme le meilleur groupe de campagne. Le 20 mars, en moins d'une heure, s'est mis en liaison « avec l'infanterie, a trouvé des observatoires et par un tir très précis, soutenu pendant plusieurs « heures sous un fort bombardement, a contribué puissamment à enrayer l'avance ennemie. Forcé de « se replier le 4 avril, a quitté sa position par échelons, dans un ordre parfait, sous le feu de « l'ennemi, continuant à tirer jusqu'à la dernière minute. S'est remis en batterie et a repris son tir « avec la dernière énergie. »

Mais déjà les Allemands tentent un nouvel effort entre les armées anglo-portugaises, et s'élancent vers les monts de Flandres. Bailleul est prise. Le groupe se précipite au-devant de la ruée. Le 22 avril il était aux « Cinq Chemins Verts », sur les pentes du mont Kokerelle, à l'est du mont des Cats. Un malencontreux brouillard le gêna dans le réglage des tirs, l'empêchant d'utiliser les observatoires excellents des monts. L'ennemi, profitant de la brume, s'empara de Kemmel ; mais l'éclaircie s'étant faite, les joyeux 105 rivalisèrent avec leurs voisins des autres groupes pour tirer sur le Boche « au lapin », harceler les batteries allemandes à l'instant qu'elles se dévoilaient. Le jour de l'Ascension, les gros calibres adverses se vengèrent sur l'Abbaye des Cats, qui se défendit admirablement contre l'anéantissement.

Cette position restera pour le groupe le chef d'œuvre de camouflage. Les batteries, largement espacées, disparaissaient dans les haies des vergers ; les pistes, soigneusement, étaient effacées. Une incroyable immunité en fut la récompense, tandis qu'à droite ou à gauche les camarades subissaient de lourdes pertes.

Relevé, le groupe gagna Neufchâtel par la route. Le soleil, la poussière, les assauts de la grippe espagnole, rendirent pénibles ces longues étapes qui, en d'autres temps, eussent été si intéressantes. De Neufchâtel, les batteries embarquèrent pour Nancy, où elles allaient rester deux mois, sans histoire, dans le calme secteur de Lorraine.

En pleine offensive de Ludendorf sur Château-Thierry, le groupe reçut l'ordre de quitter le Grand-Couronné. Il ne doutait pas d'aller, une fois de plus, barrer la route de Paris. Il n'en fut rien ; c'est près de la Faloise, au sud de l'inoubliable Rouvrel, qu'il prit position la nuit du 7 août dans le bois de Mongival. Le 8, de grand matin, se déchaînait une violente préparation d'artillerie. C'était le

prélude de l'offensive qui ne devait s'arrêter qu'en Belgique, après une marche en avant de trois mois. Partie de l'Amiénois, la 1ere Armée allait reconquérir tout le territoire français sur son passage. Les batteries ne connurent pas moins de cinquante positions. Les Boches semblèrent ne conserver de la puissance que la nuit, dans les bombardements par avion.

Rien n'avait annoncé l'attaque du Général Debeney ; ni mouvements diurnes, ni réglages, ni relève des divisions qui venaient de reprendre Grivesnes. A gauche, l'attaque anglaise se déclencha quelques minutes avant la nôtre. Elle réussit admirablement. La surprise fut complète, les Allemands culbutés sans pertes pour nos armes ; l'Avre passée le fusil à la bretelle. Les Australiens attinrent Rozières-en-Santerre, à plus de 30 kilomètres des lignes de départ. Quinze jours durant, les Germains se replièrent ; le groupe connut l'ivresse d'une avance rapide, couchant le soir dans les villages qui, la veille encore, servaient de cibles à ses canons. Contemplant les effets des tirs amis : batteries démolies sur place ou cueillies en plein mouvement par des obus vengeurs ; cadavres tombés face à l'est ; matériel innombrable abandonné en désordre. Tout témoignait de la précipitation ennemie à s'enfuir. Un peu de tristesse se mêlait à la joie des vainqueurs, entretenait leur colère, durcissait les cœurs devant les meurtrissures du pays de France libéré par cette rapide avance.

En peu de jours on fut à la Somme. L'Allemand fit mine d'en interdire le passage ; mais le 5 septembre, vers le soir, notre infanterie franchissait la rivière sur des passerelles hardiment jetées. Une nouvelle avance aboutit à la ligne Hindenburg, que dominait, menaçante, la cathédrale de Saint-Quentin, tournée contre ses frères. Quelle désolation pour ces pierres vénérables ! Et combien plus beau fut le sort de Reims, blessée au milieu des siens, qu'elle incitait au combat. Pour si rapide que fut cette avance, chaque pas ne se faisait qu'au prix d'héroïsme et de sang. Les Allemands ne cédaient le terrain qu'avec grande bravoure. Toute une élite de fantassins durent acheter de leurs vies l'Epine de Dallon, la Carrière de Selency, les abords de Saint-Quentin, qui tomba le 1er septembre.

Au nord, les britanniques et nos chasseurs débordaient l'inexpugnable ligne, dernier rempart de l'Allemagne. Le 10 octobre, le groupe franchissait à son tour ces interminables retranchements. La poursuite reprenait, à peine ralentie devant Aisonville-Bernoville, tanières de mitrailleuses meurtrières, Guise et le canal de la Sambre. A côté des batteries, pendant une trêve des artilleries, les parlementaires ennemis vinrent demander grâce, signe de triomphes de nos armées ; mais avant qu'ils ne l'aient obtenue, le groupe avait franchi la forêt de Nouvion et c'est en Belgique, près de Macon, qu'il avait pris position quand la voix grêle de la R.S.F. Apporta la Paix.

Derrière l'ennemi battu, qui reprît l'oreille basse, dans le plus grand désordre, le chemin de Germanie, l'armée victorieuse s'avança dans un ordre qui força l'admiration des Belges. Le groupe n'oubliera pas la réception triomphale de Dailly, faible consolation à l'amertume de n'avoir pas été jusqu'au Rhin, de s'être arrêté en Ardennes.

Les temps héroïques étaient passés. On revint à la Capelle, puis on remonta jusqu'au Haubourdin, faubourg de Lille. Les vaillantes populations n'avaient pas encore reçu de Français ; elles le firent avec la plus fraternelle hospitalité. Les uns contaient leurs souffrances sous la botte des soudards teutons ; les autres leurs combats.

Puis ce fut la dissolution, au centre de Neuilly-en-Thelles, que le groupe dut gagner par de pénibles étapes à travers la zone dévastée, sous la neige et les frimas. Ce ne fut pas sans mélancolie que les premiers départs commencèrent. Sur toutes les lèvres on surprenait ce vœu : « Il aurait fallu partir tous ensemble ». De longs mois de vie commune, loin de la famille, parmi les souffrances et les dangers supportés avec bonne humeur, avaient scellé des attaches solides, fait naître de vraies amitiés, qui ne se défaisaient pas sans déchirement. La grande joie du retour au pays en fut un peu assombrie.

Consolez-vous, mes camarades du I/136 dispersés aux quatre coins de France, séparés matériellement, vous resterez unis dans le souvenir. Quel est celui d'entre vous qui, la journée laborieuse achevée, caressant d'une main distraite les boucles de quelque petit enfant, ne rêvera pas

du temps où il parcourait les champs de bataille avec ses frères d'armes ? Ce sera, par dessus villes et chaumières, la réunion spirituelle de la Grande famille, où pieusement, tant que battrons vos cœurs, sera conservée la mémoire du lieutenant WAROQUET et de ses quarante compagnons de gloire, morts au Champ d'honneur.

Marcel FOURTIER,
Ex-orienteur du I/136

———